

Quand les guérilleros espagnols créent un hôpital militaire à Toulouse en 1944

C'est un épisode peu connu de l'aide humanitaire internationale aux réfugiés de la guerre civile espagnole : la création à Toulouse en octobre 1944 d'un hôpital militaire, en vue de servir de centre de soins aux guérilleros qui rentreraient blessés de l'opération Reconquista menée les armes à la main pour chasser Franco du pouvoir dans le prolongement de la victoire sur le nazisme.

Nulle région française n'a, plus que le Midi, l'Espagne républicaine au cœur. C'est dû à l'histoire, évidemment. Celle tragique de 1939, avec sa cohorte de réfugiés désespérés de n'avoir pu vaincre la dictature naissante dans leur pays. Celle méprisée et réprimée de l'année 40, enfermée dans des camps scandaleux par le pouvoir français en place. Celle lumineuse de la Résistance, présente dans chaque maquis et qui a joué un si grand rôle dans la libération de notre territoire.

Les Espagnols ont été des dizaines de milliers par la suite à s'implanter durablement dans les villes du Tarn ou du Tarn-et-Garonne, du Lot-et-Garonne ou du Gers, de l'Hérault ou de la Haute-Garonne. À Toulouse notamment, « capitale de l'opposition politique à la dictature franquiste » comme la qualifie Pierre Cohen, maire de la ville, dans un dépliant qui égrène quelques lieux prestigieux de la présence espagnole au fil du temps.

Un dépliant-mémoire qui propose d'effectuer une promenade-pèlerinage d'un site à l'autre en hommage aux exilés espagnols qui ont laissé des traces profondes dans chaque quartier.

Nous voilà ainsi au 15 de la rue Varsovie avec cette courte légende sous une photo : « À l'automne 1944, les guérilleros et les FFI y créent El Hospital Varsovia, où médecins et infirmiers espagnols soigneront leurs compatriotes jusqu'en 1950, date de leur arrestation. Il devint clinique Joseph Ducuing. »

Quelques mots qui nous replongent en ces ultimes mois de l'année 1944. Toulouse qui se libère le 19 août, les milliers de résistants espagnols qui rêvent alors de prendre leur revanche de l'autre côté des Pyrénées après avoir tant fait de ce côté.

Commence l'opération Reconquista qui ambitionne de rétablir la république en Espagne en chassant Franco du pouvoir.

Chaque jour des commandos passent la frontière pour réaliser le rêve démocratique, un rêve qui s'achèvera en sanglante



UNE AMBULANCE TRANSPORTANT UN MALADE À L'HÔPITAL VARSOVIE DE TOULOUSE. L'ÉTABLISSEMENT ÉTAIT ÉGALEMENT APPELÉ WALTER B. CANNON MEMORIAL HOSPITAL, DU NOM DU MÉDECIN AMÉRICAIN QUI FUT LE SOUTIEN LE PLUS CONNU AUX ÉTATS-UNIS DE LA RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE PENDANT LA GUERRE CIVILE (D'APRÈS LES DOCUMENTS CONSERVÉS À L'UNIVERSITÉ DE HARVARD, AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL LIBRARY, CAMBRIDGE, MA).

déroute. Des hommes sont tués, d'autres blessés. Et des hôpitaux de fortune insuffisamment équipés sont dressés hâtivement à Ax-les-Thermes, Auzat, Saint-Girons, Foix pour opérer et soigner les guérilleros qui n'ont pu changer le cours de l'histoire mais ont été néanmoins mutilés et ont besoin de soins immédiats.

Dans un château désaffecté

L'hôpital Varsovie vient d'ouvrir ses portes. Il sera au premier rang de cette médecine d'urgence. Pour sauver des vies d'abord. Celle des combattants. Puis celle des déportés espagnols survivants de Mauthausen et d'autres camps nazis qui reviennent jour après jour et finalement celle de nombreuses familles physiquement diminuées par des années de précarité.

Mais comment un tel établissement, rapidement pionnier dans la recherche et les soins, utilisant un personnel médical exclusivement espagnol a-t-il pu naître et se développer ?

On l'a vu, les républicains espagnols croient que la défaite du nazisme entraînera fatalement celle du franquisme à condition

repéré rue de Varsovie. Il s'agit d'un château désaffecté qui avait été utilisé par les nazis. L'État-major des guérilleros espagnols propose de le transformer en hôpital militaire, avec le soutien du secrétaire du Parti communiste français. Le commissaire de la République de la région donne son accord. Les travaux nécessaires effectués par une armée de volontaires sont à peine terminés, que déjà les premiers blessés arrivent, dès le 17 octobre.

Médecins, infirmiers et infirmières, tous espagnols, sont désormais en place et œuvrent jour et nuit pour un maigre salaire. Et même quand le rêve de restaurer la république en Espagne est abandonné, que les blessés par balles cessent d'affluer, la réputation de l'établissement est telle que les malades s'y pressent de toute la région.

Être espagnol et antifranquiste

Les historiens Alvar Martínez-Vidal et Alfonso Zarzoso Orellana racontent : « La nouvelle de l'existence d'un hôpital sous patronage espagnol se répandit rapidement. L'ambiance de cordialité, l'accueil familial et la possibilité de s'exprimer dans sa propre langue, tout ceci faisait la réputation de l'hôpital auprès de nombreux patients qui désiraient être reconnus et soignés par des compatriotes. Les soins étaient gratuits, la seule requête pour y être soigné étant d'être espagnol et antifranquiste. »

Pour faire front à toutes les nécessités, l'hôpital ne disposait que de 52 lits répartis en cinq salles. « Au début, expliquent encore les deux historiens cités, la proportion d'hommes était écrasante, peut-être parce que le centre soignait à l'origine des guérilleros et des résistants... En 1945, il y avait quatre salles réservées aux hommes, contre une petite qui ne disposait que de deux lits pour les femmes. En 1948, par contre, il y avait trois salles pour les hommes et deux pour les femmes. »

Il y avait surtout une telle demande qu'il fallut bientôt adjoindre un dispensaire à l'hôpital pour assurer les consultations, les premiers soins, les analyses biologiques, radiologies, etc. La guerre avait été dure pour la plupart des exilés et beaucoup étaient affaiblis, atteints de maladie, qui les handicapait, voire les condamnaient à une mort prochaine.

À l'hôpital Varsovie, les médecins se penchent sur le sort de chacun, cherchent les solutions, approfondissent les cas qui leur sont soumis. Ainsi également, l'établissement hospitalier fut-il un centre de formation des personnels ●●●



VICENTE PARRA (1886-1967), DIRECTEUR DE L'HÔPITAL DE SEPTEMBRE 1946 À FÉVRIER 1948, EN TRAIN DE SOIGNER UN PETIT GARÇON (VERS 1946, AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL LIBRARY, CAMBRIDGE, MA).

de porter la lutte en Espagne même. On l'a vu aussi, ils ont besoin d'un dispositif médical à l'arrière du nouveau front. Les autorités françaises de Toulouse, issues de la Résistance ne peuvent qu'approuver un tel projet au lendemain de la libération de la ville, alors que le combat antifasciste est loin d'être terminé. Un bâtiment est

●●● soignants, de recherche clinique et de campagnes sanitaires. Un instrument moderne dans la continuité des pratiques de la République espagnole.

Le temps de la chasse aux sorcières

Mais les obstacles commencent à s'accumuler. Voici venu le temps de la guerre froide. Rapidement, des accusations sont portées contre les médecins espagnols accusés d'être des agents soviétiques. Franco n'est-il pas désormais un ami de la France ? Là comme ailleurs, le souvenir de la Résistance est déjà loin. Les enquêtes de police se multiplient et il est de plus en plus question de fermer l'établissement en empêchant le personnel médical

d'exercer. Les pressions sont fortes, notamment celle du préfet Pelletier.

Voici venu, là comme ailleurs, le temps de la chasse aux sorcières, ainsi que le raconte Jordi Guixé i Coromines : « *Le 7 septembre 1950 l'hospital Varsovia fut investi par la police française dans le cadre de l'opération policière Boléro-Paprika. Les médecins, l'équipe de direction et tous les membres signalés sur les listes du ministère de l'intérieur furent arrêtés. Puis, sans l'ombre d'un jugement ou de procédure légale, ils furent emprisonnés et expulsés outremer. L'opération fut montée de toutes pièces au ministère, dans le secret et officiellement par le gouvernement légal de la IV^e République.* »

Ce que voulait surtout le gouvernement français : fermer cet établissement de

pointe qui recevait pourtant désormais et sans distinction les malades de toutes nationalités. Le symbole qu'il représentait déplaisait en haut lieu.

L'affaire provoqua de tels remous dans l'opinion publique et dans les milieux médicaux toulousains dominés par la forte personnalité du professeur Ducuing que nul n'osa prendre la décision extrême. Ainsi l'hôpital Varsovie désormais connu sous le nom d'hôpital Joseph-Ducuing a poursuivi sa route jusqu'à aujourd'hui. Et une plaque en hommage à l'amicale des guérilleros FFI à l'origine du projet, rappelle son histoire.

Une belle et exceptionnelle histoire, marquée également par des solidarités multiples venues du monde entier car l'exemple de cet hôpital unique fut un

encouragement à ne jamais renoncer au combat pour la liberté.

En visite à l'hôpital Varsovie en juin 1950, Paul Éluard écrivit sur le livre d'or : « *Le peuple espagnol n'a perdu ni sa santé ni sa force. Il retrouvera le bonheur dans ses frontières. Ici, j'ai une fois de plus admiré la clarté de notre espoir commun.* »

Hôpital Varsovie ? Une histoire à peine esquissée ici que des lecteurs pourraient faire revivre en nous envoyant les souvenirs qu'ils auraient de cette expérience hors du commun.

JEAN-PIERRE VITTORI

■ L'essentiel de la matière de cet article émane du livre *L'hôpital Varsovie. Exil, médecine et résistance (1944-1950)*, Nouvelles Éditions Loubatières, 2011.